Camille MELLOY

Retour parmi les Hommes

ÉDITIONS DE LA " *REVUE DES POÈTES* "
Librairie Académique PERRIN et Cie

Camille MELLOY
Retour parmi les Hommes
Éditions de la REVUE des POÈTES — PARIS
Prix : 12 fr.

9LP024331

Au délicat poète
Franz Ansel,
Hommage respectueux et reconnaissant.
Camille Melloy.
(Camille de Paepe,
collège
Melle-lez-Gand)

Melle, 3 février 1931.

Retour parmi les Hommes

DU MÊME AUTEUR

VERS

Le Soleil sur le Village..... *épuisé.*

Vingt-sept petites Elégies..... *épuisé.*

Le Parfum des Buis (Edit. de la *Revue des Poètes*). 12 fr.
Prix de Littérature Spiritualiste (*Prix Claire Virenque*).

PROSE

Le Beau Réveil, Essai sur le renouveau spiritualiste dans les Lettres (CATTIER, édit., Tours)..... 12 fr.

Zodiaque Spirituel, avec 13 dessins d'Emile Biot (DESCLÉE, édit.)..... 10 fr.

L'Offrande filiale (*Collection Ars et Fides*, BLOUD et GAY, édit.)..... 12 fr.

Le Livre des Fêtes (*en préparation*).

Camille MELLOY

Retour parmi les Hommes

ÉDITIONS DE LA *REVUE DES POÈTES*
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
PARIS VI^e^

MCMXXX
Tous droits réservés

Retour parmi les Hommes

SAGESSE DU POÈTE

C'est un dimanche heureux de septembre. Ma vie
Après de longs détours la voici qui reprend
La route sans orgueil qu'elle a d'abord suivie
Et qui longe les seuils que j'ai foulés enfant.
Un dimanche ébloui dans un doux paysage :
La paix éclaire d'or jusqu'aux troncs rabougris.
Et, comme pour bénir mon retour attendri,
Les cloches du passé sonnent sur mon village.

J'ai longtemps désiré, sans espoir, que revinssent
Les jours harmonieux et simples qui jadis
Composaient à mon âme un humble paradis
Dans un coin, négligeable à souhait, de province.
Les voici revenus... Le décor est pareil,
Les enfants ont les traits de mes amis d'école,
Dans les arbres plus vieux de jeunes ailes volent,
La tuile rouge et or rit toujours au soleil.
La tristesse d'hier aux douceurs de ma joie
Mêle tout juste assez de souvenir amer
Pour qu'à mon cœur guéri des rêves soit plus cher
Le bonheur sage et mesuré que Dieu m'envoie.

Des pommes au verger tombent dans le gazon
Pour me faire goûter la saveur du silence.
La branche qui sursaute un instant et balance
Caresse prudemment la paix de la saison.
Le silence embaumé de ses arbres d'automne
Avec mon calme songe accorde ce verger.
J'ai le cœur sans désir du prêtre ou du berger
Et le naïf bonheur de l'enfant qui s'étonne.

LES CHANSONS D'IL Y A VINGT ANS

Les chansons d'il y a vingt ans
Aujourd'hui me semblent jolies :
Ma mémoire en se les chantant
Leur prête sa mélancolie,

Comme fait aux braises le bleu
Duvet de cendres qui les couve.
Avaient-elles (j'en doute un peu)
L'air distingué que je leur trouve ?

Ou serait-ce qu'en vieillissant
Leur musique s'est assagie,
Et que leurs vers vides de sens
S'évaporent en poésie ?

Peut-être le riant décor
De mon enfance, à ces doux clowns
A-t-il changé vraiment en or
Le clinquant de leurs maillots jaunes ?

Elles me rendent, en tout cas,
Ces épileptiques musiques,
Valses, polkas et mazurkas,
La joie des menuets classiques.

Et j'écoute, en elles, chanter
— Un regret sanglotant aux pauses —
Le charme des lointains étés
Dont mon cœur n'a voulu garder

Que le soleil et que les roses.

VIEUX THÈME

Si vous trouvez à mes chansons
Des fraîcheurs d'aubépine,
Dites : l'espoir nicha dans son
Ame enfantine.

Si mes vers semblent embaumés
Comme juin de ses roses,
L'idéal que j'ai tant aimé
En est la cause.

S'ils fleurent les tièdes jardins
Dorés de mirabelles,
C'est que les brises de l'Eden
Parfois m'appellent.

Si vous respirez dans mes vers
Les parfums de l'automne,
Songez que mon cœur a souffert
Et qu'il pardonne.

Maintenant il me faut, quoi que mon cœur en die,
Quitter la chaude paix de la lampe et, dehors,
Dans le soir où le vent de glace rue et mord,
Etre celui qui va sans trêve et qui mendie !
Jalouses, les maisons, gardant leur bonheur clos,
Surveillent le passant ou lui tournent le dos...
J'irai jusques au fond de la nocturne plaine
Loin du bourg satisfait, hostile au miséreux,
Si je puis, tel l'avare un trésor, sous ma peine
Cacher le souvenir, tiède comme une haleine,
De la chambre amicale où mon cœur fut heureux.

Le soir d'hiver. Ma chambre, où brûle un feu tranquille.
Sous la claire bonté de la lampe... J'entends
Un bruit méticuleux d'aiguilles : c'est le temps
Qui tricote des heures douces. — Sur la ville
Et par delà, sur le sommeil froid des guérets,
Je sais qu'un ciel sans lune effeuille en grand secret
L'immense fleur mystérieuse de la neige.
La nuit, qu'on pense à tort grouiller de sortilèges,
Silencieusement, toute aux ordres de Dieu,
Accomplit son travail miséricordieux, —
Et l'aube éclairera d'une blancheur rosée
Ma Flandre ensevelie en robe d'épousée.

Mon âme d'aujourd'hui, silencieuse et sage,
Dans son rêve apaisé reçoit le paysage.
C'est un déclin de jour en février : le ciel
D'un joli bleu passé, presqu'immatériel,
Le parc, arbres très noirs, nets, à l'encre de Chine,
Le croissant, qui jamais n'eut de lame aussi fine,
Tout est figé, telle une estampe, et vit pourtant.
Et comme, d'un bosquet invisible, m'arrive,
Notes d'essai, le chant précoce d'une grive,
Je hume dans mon cœur l'haleine du printemps.

ANNIVERSAIRE

La grive chante. Un rien de tiédeur donne à l'air
Cet avant-goût de joie où l'âme se délecte.
La chanson est encor timide et circonspecte,
Mais l'espoir qu'elle affirme est hardi, franc et clair.

Février ose un peu rêver au printemps proche.
Ses quatre heures, avec ce rose à l'horizon
Et la pure douceur bleu-pâle qu'elles ont,
Et, nets dans le ciel net, les quatre coups de cloche,

M'attendrissent bien plus qu'un calme soir d'été :
Mais c'est au souvenir d'un jour d'éternité,
Du jour où tu mourus, ô ma mère bénie...

Mon cœur se ressouvient des plus menus détails :
La lumière mourait comme au cœur d'un vitrail,
Et la grive chantait pendant ton agonie.

PRINTEMPS GRAVE

Le printemps qui, jadis, frivole comme un page,
Faisait chanter son rire à travers ma maison,
Le voici qui revient à moi plein de raison
Avec le bon conseil dans ses yeux clairs et sages.

Sachant mon faible cœur, meurtri de souvenir,
Des baumes irrité que la pitié compose,
Pour me faire agréer sa musique et ses roses
Il trouve les seuls mots qui ne font pas souffrir.

C'est un grave printemps : la terre heureuse semble
Garder, sous la caresse odorante des fleurs,
Le sillon, mal comblé, d'anciennes douleurs,
Et, dans sa joie, un peu de détresse qui tremble.

IMPRESSION DE SOIR

Ce soir, le ciel a des teintes
D'un orange si léger
Que les verdures distinctes
S'interdisent de bouger.

L'angélus lointain qui tinte
Est si doux qu'il fait songer
A des cloches hors d'atteinte
Dans l'étoile du berger.

L'air aux fraîcheurs d'aubépine
Qu'un parfum de rose affine
Est si immatériel

Que je puis me croire aux îles
Circonscrites de plein ciel
Où mon rêve altier s'exile !

FANTAISIE

A bord de ce nuage,
Vers les bleus horizons,
Mon âme, faisons
Un beau voyage !

Par delà les aurores
Et les ciels de lapis,
Fleurissent encore
Des paradis.

Sous leurs palmiers qu'abaisse
Un geste bénisseur,
L'ombre a la douceur
D'une caresse.

La mer qui porte l'île
Abolit le désir
Des gloires faciles,
Des vils plaisirs.

Là, par un soir d'étoiles,
Du mystère profond
Surgira la voile
Dont nous rêvons !

Il fut le Pèlerin de la Terre... Il connut
Le silence des monts, le mystère des îles.
Maintenant, de ses longs voyages revenu,
Sa pensée en est pleine encor de frais asiles.
Il veut mourir dans la maison où il est né.
Roi par le souvenir, riche du seul passé,
Il aime, vers le soir, s'attarder sur la grève
Les yeux pleins d'horizon et le cœur plein de rêve

L'homme qui pénétra, poussé par son destin,
Au cœur profond et pur du monde intraduisible,
Retombé dans la vie aveugle qu'il faut vivre,
Garde en l'âme à jamais l'ivresse du festin.
D'impérieux appels sortent des phénomènes,
Le mystère lui tend l'amorce d'un mot clair ;
Et son désir, dépaysé parmi la chair,
Cherche à tâtons la voie obscure qui ramène
Aux lieux dont l'obséda le souvenir confus.
—Or, les hommes épais, cerveaux gourds, corps repus,
Le condamnent du haut de leurs dédains lippus...

Penche-toi doucement sur l'âme du poète :
Regarde en cette source, et tu verras au fond,
Sous le proche reflet des branches inquiètes
Le ciel lointain, le ciel immobile et profond.
Et puis regarde encor : tu t'y verras toi-même,
Ton cœur le plus secret évident tout-à-coup.
— Le poète n'a d'autre offrande qu'un poème :
Rien, un peu de clarté dans l'ombre ; — et c'est beaucoup !

Mon beau pays de plaine aux fermes joviales
Qui grille au brasier bleu de juillet ses blés d'or,
Cache en d'austères parcs où l'étang glauque dort
L'exil altier des demeures seigneuriales.
Tel mon cœur façonné mystérieusement
Par le songe et l'ardeur des ancêtres flamands :
Il chante au grand soleil la saine joie de vivre,
Comme un village en fête au temps de la moisson,
Mais dans un coin secret plein d'ombre et de frissons
On le surprend parfois qui s'isole et s'enivre
Au suc amer coulant de la vie et des livres...

Dimanches de septembre aux soirs sentimentaux
Où l'azur embué semble un regard qui rêve !
Dans leur douceur tardive, et triste d'être brève,
L'été mire sa gloire au travers d'un rideau.
Le paysage coutumier est immobile,
Guindé comme les gens dans leurs meilleurs atours ;
Et le silence lumineux se love autour,
Jaloux, comme la mer tient prisonnière une île.
... Je ressemble à l'enfant qui s'extasie à voir
L'eau calme le fixer de son propre visage :
Quand je me laisse prendre, ô septembre, à tes soirs,
Je retrouve mon âme au ciel du paysage !

CHANSON POUR L'OMBRE

Ombre, petite sœur discrète de mon âme,
Toi qu'on trouve priant avec les humbles femmes
Sous la Vierge du chêne et le Christ du portail,

Ou souriante comme une bergère sage,
Des fleurs du bois et du talus à ton corsage
Et, dans ta main légère, un rustique éventail ;

Beaucoup ne t'aiment guère et plus d'un te méprise ;
Ils n'ont point de regards pour ton âme incomprise,
O Cendrillon, ta robe obscure leur déplaît ;

Même aux jours brasillants, ce n'est pas toi qu'on vante:
Ou prise la fraîcheur qu'en accorte servante
Tu sers sous la tonnelle ainsi qu'un fin sorbet.

Moi, je t'aime, ô ma sœur timide, pour toi-même,
Pour ta beauté, pour ta bonté, dont nul poème
N'a dit le charme simple et l'étrange pouvoir.

J'aime attarder mes pas où tu restes assise,
Dans les verts chemins creux et les gris coins d'église,
Et respirer sur toi l'âme calme du soir.

Tantôt, muette extase aux paupières baissées,
Tu écoutes les lis de tes pures pensées
Ouvrir comme un secret leur calice neigeux ;

Tantôt, orgue lointain de sources et de cimes,
Tu te chantes, en sourdine, la gloire intime
De sentir battre en toi le pouls des bois heureux.

A l'orgueil des soleils tout-puissants tu résistes
Afin que, vagabonds ou poètes, les tristes
Contre leur cœur amer trouvent refuge en toi.

Quand tu penches sur eux ta pitié fraternelle,
Ta prudente caresse a la douceur d'une aile,
Et le cristal de la fontaine est dans ta voix.

La nuit, tu deviens Reine, et les plis de ton voile
Soudain, ô Cendrillon, sont chatoyants d'étoiles !
Toi qui, le jour, cachais dans l'oubli ta beauté,

Voici que tout le ciel célèbre avec la terre,
En murmures fervents où tremble du mystère,
Le triomphe et le prix de ton humilité !

DIMANCHES IMAGINAIRES

C'est dimanche. Sur le tissu léger du jour
L'été brode, avec de la soie étincelante,
Des ailes et des fleurs et des feuillages, pour
Y peindre un souvenir de la terre naissante
Comme Dieu la trouva belle, au Septième Jour.

Les fatigues d'hier, les soucis de demain,
Pauvres hardes des jours de semaine, reposent.
Le paysage n'a plus que jolis chemins,
Cottages assaillis de glycine et de roses
Et guinguettes avec des bancs sous les jasmins.

Soyons enfants. Faisons la promenade ancienne
Jusqu'au château du feu marquis de Carabas.
Nos rêves de dix ans y prirent leurs ébats.
Le parc, toujours pareil, attend que je revienne :
Ce qu'ont aimé nos yeux d'enfant ne vieillit pas.

Ce parc et ce château : dimanche exquis et tendre !
Le cygne, songe errant qui naît du lac pensif,
La grâce des rosiers, le faste des massifs,
Le luxe débordant des mauves rhododendres
Et les atours guindés des thuyas et des ifs.

Le soleil déclinant, par touches délicates
Dore la vieille pierre et le faîte des toits.
D'un clavecin jaillit l'eau fraîche des sonates.
L'allée où le jardin prend le parfum des bois
Semble tinter des équipages d'autrefois.

Le livre qu'on lisait s'effeuille en songerie,
L'heure a des traits sereins de calme éternité.
Surpris, le souvenir et l'espoir se sourient.
Le silence à genoux s'apprête à t'écouter,
O rossignol, ô cri d'extase de l'été !

Si ce château n'existe, ami, qu'en ma pensée,
Qu'importe? Puisqu'il garde, ainsi qu'un beau trésor,
Tout le savant bonheur dont elle s'est bercée,
Et que, pour le rouvrir et m'y glisser encor,
J'en cache dans mon cœur la petite clé d'or ?

Sur la plaine où les nuits sans astres et sans forme
Font surgir de partout l'impalpable forêt
De l'ombre, ça et là un feu lointain paraît,
Timide acte d'espoir parmi l'angoisse énorme.
La terre ténébreuse est émouvante ainsi,
Tout humaine, d'avoir, quand même, réussi,
Pour nos cœurs naufragés, cette douce merveille :
Le lumineux appel d'une lampe qui veille.

J'aime, en la paix du soir, confier ma pensée
A l'Escaut lent et sûr en route vers les mers,
Qui mêle à son flot sombre un jeu d'obscurs éclairs,
Traces mauves par le soleil mourant laissées...
La laideur que les hommes bavent en rampant,
Tout ce qu'il faut subir en silence et sans haine,
Le fleuve merveilleux qui m'emporte, l'entraîne
Et le noie en l'oubli sous des reflets dansants.
Mon cœur vogue, pareil, en désir, à la voile,
Loin de la fange où l'ancre eût pu le retenir,
Vers l'océan, vers l'inconnu, vers l'avenir,
Vers l'apparition des très pures étoiles !

IMAGES SCANDINAVES

1. COTES

» Ah ! que la vie est quotidienne ! »
Si tu savais comme elle est mienne,
Ta plainte, mon pauvre Laforgue !...

Que, par delà les Copenhagues,
Je voie encor surgir des vagues
Ton profil noble, ô vieux Krönborg !

Que mon rêve tende ses voiles
Sur la mer roulant les étoiles
De tes « nuits claires », Danemark,

Pour saluer, parmi la flore
Rose et gris-perle de l'aurore,
Tes côtes vertes comme un parc !

Çà ! Tuons l'aujourd'hui maussade ;
Cinglons, mon âme, vers les rades
Où hier tu ancras ton bonheur :

Regardons, comme des croix noires,
Sur le ciel bleu de ma mémoire,
Tourner les moulins d'Elseneur !

Par les ruelles romantiques
Suivons, dans la cité antique,
Errantes tels des feux follets,

Sous leur couronne de folie,
L'ombre charmante d'Ophélie,
L'ombre étrange du jeune Hamlet...

2. ILE

Ce jour d'octobre est doux comme un beau souvenir.
Retournons savourer nos rêves exotiques ;
Abordons dans une île de la Mer Baltique
Et laissons-en l'image en nous s'épanouir :
Horizons de forêts et de plaines, que marquent
De croix les moulins noirs propres au Danemark ;
Champs que des cris bleu cru de machine agricole
Modernisent ; sillons où, gris et blanc, un vol
De mouettes s'abat derrière la charrue ;
Et, par delà les prés tachés de vaches brunes,
Renfrognée et solitaire comme une Trappe,
La ferme, en son rempart d'étangs et de grands arbres.

Suis la route qui court se rafraîchir sous bois :
L'ogive de l'orée encadre quelquefois
Un élégant profil de chevreuil ou de biche ;
Passe dans l'ombre verte où les écureuils nichent
Dont la fuite égratigne à peine le silence,
Et tu déboucheras en plein ciel... non, tout près
D'une eau calme, saphir liquide, où les cyprès
Plongent, la pointe en bas, leur ombre en fer de lance..
Puis regarde, oubliant la vie et tous ses torts,
La paix mauve du soir descendre sur le fjord.

3. FJORD

Ah ! pour mon rêve heureux et grave,
Les bons hâvres où jeter l'ancre :
Tous ces fjords calmes dont s'échancre
La verte côte scandinave !

Le fjord reçoit dans son miroir
La paix violette du soir...

L'horizon : ligne d'or qui tremble.
Triangles rouges, quelques voiles.
Dans le ciel, des mouettes semblent
Faucher les premières étoiles.

Le fjord en son profond miroir
Garde la paix mauve du soir.

Le fjord est secret comme un cœur.
Mais il s'ouvre, comme un œil clair,
Sur un triple infini : la mer,
Le firmament, et le bonheur...

Le fjord copie, or sur azur,
Le songe étoilé du ciel pur !...

4. SUND

La mer a des flots bleus frisés d'écume blanche.
Le bateau clair est pavoisé comme un dimanche.

Qu'est-ce que la tristesse? On vogue en plein bonheur.
Au loin battent des bras les moulins d'Elseneur.

Hven s'allonge en chauffant l'or pâle de ses sables.
Ne nous demandons point si l'heure est périssable,

Lisons, sans perdre un mot, la page que voici.
Le paysage est à merveille réussi.

Un vol de blancs espoirs et de blanches mouettes
Crie à l'entour sa joie en l'honneur du poète.

Irons-nous en Islande, ou bien en Paradis ?
— Nous irons vers le rêve immense, où resplendit,

Portique lumineux d'un château de cristal,
Prodigieusement l'aurore boréale !..

PURIFICATION

I. RENONCEMENT

Mon Dieu, vous savez bien,—en l'avouant je tremble—
Que j'aurais, comme ceux qu'on acclame, su dire
La palpitation farouche et douce ensemble
De la Terre sauvage et belle qui délire.

J'aurais pu dans mes sens recueillir les appels,
Les frissons, les rayons qu'émet la vie ardente,
Et mêler, dans mes vers, tous les philtres mortels
Que la passion porte à ses lèvres mordantes.

J'aurais pu, me plongeant dans la nature en fleur,
L'étreindre éperdûment, comme un jeune Centaure,
En boire l'enivrante et païenne douceur
Au sang pourpre ou rosé des soirs et des aurores.

J'ai renoncé, Seigneur... Voyant, ange d'amour
Qui, cloué en plein vol, penche sa face pâle,
Jésus, crucifié pour moi, saigner toujours,
Je ne veux de soleil que sa chair virginale.

A ma chair en éveil je défends de sentir
Les exaltants accords dont vibre la nature,
— Pour le simple bonheur de pouvoir, l'âme pure,
Vous dire : « Je vous aime, ô Dieu ! »... sans trop mentir.

II. LE CENTUPLE

Si j'ai, d'un dur adieu congédiant les rêves,
Interdit à mon cœur les langoureux frissons,
Et chassé de mes sens la troublante chanson
Des parfums, des couleurs, des musiques, des sèves,

Si je vois les fruits d'or sans y porter la main,
Et les vins de soleil sans y tremper la lèvre,
Si des terrestres biens du Seigneur je me sèvre
Pour trouver en Lui-même,en Lui seul, tout mon bien,

Je sais que je prépare, avec ce sacrifice,
A ma soif innombrable, à ma multiple faim,
Des breuvages de joie et des mets de délices
Où mon être éternel retournera sans fin.

Oui, sous les cieux nouveaux, sur la terre nouvelle,
Je pourrai sans remords m'imprégner d'un été
Où nul obscur venin aux sources ne se mêle,
Où le désir butine exempt d'impureté.

O bienheureux matins où se fondra mon âme :
Je serai la rosée, ils seront la chaleur
Qui m'absorbe en baisant sur la bouche les fleurs,
Ou ils seront rosée et je serai la flamme.

Les parfums accordés s'éploieront en choral,
Les chants sombres ou clairs feront des paysages,
Et les roses rayons dans le ciel auroral
Auront un goût de pêche et de fraise sauvage.

Et ma pensée, ainsi qu'un enfant radieux
Jouant seul au jardin merveilleux de son père,
Cueillera tout cela sans peur, sûre de plaire,
Belle de son bonheur, au regard nu de Dieu !

III. DÈS A PRÉSENT

J'ai baissé le regard pour rendre aisé l'adieu,
Contenu à deux mains les bonds d'un cœur trop tendre;
Je me suis fait lier sur le bûcher, pour mieux
M'immoler, incapable enfin de rien reprendre.

Je relève le front et regarde... Voici
La terre transformée et mille fois plus belle,
Sans nymphes, sans démons, sans trouble, comme si
Déjà des cieux nouveaux la découvraient nouvelle.

La terre est enlevée à l'antique Serpent :
Partout des angélus et des croix l'exorcisent.
Le violon naïf de Saint François d'Assise
Triomphe avec douceur de la flûte de Pan !

Où la ronce abondait et l'épine et l'ortie,
Je vois des fleurs, des fruits, et, sur l'autel fécond,
Arbre de vie où tous les peuples mangeront,
La blanche éclosion de l'immortelle hostie.

Rose ardente, ma sœur, exhale dans l'air pur
Ton âme où Dieu relit une de ses pensées.
Arbres puissants, gardez vos branches enlacées,
Louez ensemble la majesté de l'azur !

Eaux, ruisselez, dansez sur les roches ! Lumière,
Epouse l'eau rieuse aux yeux clairs ! O moissons,
Jaillissez abondants comme à l'aube première !
— Et toi, mon cœur, connais ton règne et ta maison.

Le Seigneur m'a placé dans un jardin de joie.
La colline et le val, la nuit comme le jour,
Tout parle, en mots divers, de son unique amour :
J'accepte les présents que son amour m'envoie.

Et si pour rendre grâce, ô mon Dieu, je Vous tends
Un cœur où la vertu craint pour sa fleur fragile,
Agréez-le quand même : humble vase d'argile,
Mais où vous respirez l'odeur de vos printemps !

LE REFUGE

LE REFUGE

Voici donc abolis le présent, le passé.
Rien n'existe que toi, mon Maître ; je te sais
Proche. Nous respirons le même air. Le silence
Se rythme au souffle retenu de ta présence.
Calme du tabernacle ! Il rayonne, pareil
Au parfum lumineux des jardins au soleil,
Et sa douceur secrète emplit la cathédrale.

Dehors, le monde chante et hurle, rit et râle.
Un timbre de tramway s'exaspère ; un klaxon
Grogne ; un orgue concasse un fox-trott polisson.
Le crépuscule urbain, aux relents de benzine,

Crache sur le trottoir le peuple des usines.
Dans les chairs lasses, dans les cœurs noyés d'ennui,
Le poulpe du désir impur s'épanouit.

Mais ta Maison, Seigneur, s'élève hors d'atteinte
Parmi la houle, abri de paix, montagne sainte !
Comme au creux d'un rocher, dans le secret du chœur,
Ta chair réelle est un rosier toujours en fleur
Qu'à toute heure un essaim d'âmes pures butine.

Je me blottis au chaud de la bonté divine...
O Jésus, me voilà pauvre et vide ! Je suis
Comme un arbre automnal dépouillé de ses fruits
Et qui geint sous les fouets du vent plombés de grêle.
Mon amour, je le sens si timide et si frêle.
Alors... je ne sais plus que pleurer, je ne sais
Que tenir fortement tes genoux embrassés,
Et sangloter, mon front sous ta main qui caresse.

Etre de ces petits qu'appelait ta tendresse !
Pouvoir, sans plus penser, m'endormir sur ton cœur !..

Voici que s'insinue en moi une douceur
De vieux noël chanté par des voix enfantines...

C'est le soir. Les vitraux s'éteignent. L'on devine
Une mante de vieille aux pieds d'un saint. Des ors
Reluisent faiblement aux retables...
Dehors,

Tandis que dans le hall et la mine on ahane,
La nuit se farde et rit comme une courtisane :
Sous la chaste splendeur de tes astres, ô Dieu,
Satan vend à prix d'or les plaisirs odieux !

O soirs purs dans le home clair de Béthanie,
A tes pieds, mon Jésus, avec Marthe et Marie !
O soir suprême du Cénacle, sur ton sein
Avec Jean, et ce flux en lui du Sang divin !
Ici, sous la veilleuse, auprès du tabernacle,
Je revis avec Toi ces beaux soirs de miracle.
Quand je heurte au guichet doré de ta prison
Je m'entends doucement appeler par mon nom :
Le prisonnier, c'est moi, dont le monde est la geôle,
Et c'est moi qui sanglote, et c'est Toi qui consoles,
Toi qui montes la garde aux barreaux, nuit et jour,
Pour verser à mon âme un cordial d'amour.

Ah ! cette fois encor prolongeons la veillée.
Laisse mon oraison plonger émerveillée
Au gouffre lumineux de la Toute-Bonté ;
Jusqu'à ce que l'aurore, ajoutant sa clarté
A la clarté du lin, sème ses roses pâles
Sur l'humble autel d'une chapelle latérale,
Devant un groupe obscur de pauvres, où Tu viens,
Donnant à mon *fiat* la puissance du tien,
Invisible et réel, à l'ordre de ton prêtre,
Mourir mystiquement pour nous faire renaître,
Et du sang qui jaillit à flots de ton côté
M'emplir, homme d'un jour, de ton éternité !

COMPASSIONS

CHANSON DE MISÈRE

Un mendiant m'a regardé
Qui ressemblait à Paul Verlaine.
Pourquoi, pourquoi me demander
L'aumône ?... Je n'ai que ma peine.

Quelle misère ! Il pleut partout,
Dans les cœurs comme sur la ville.
S'il est du bonheur, Dieu sait où !
Ma pauvre âme, tiens-toi tranquille...

La détresse d'un seul passant,
Tant de détresses qu'on ignore !...
Tous les sanglots ont même sens :
Verlaine, ou violon de pauvre.

Ah ! notre peine !... est-elle à nous ?
La peine est épouse commune ;
Elle a cent mille rendez-vous,
Mais de chanson n'en connaît qu'une.

LE VIEUX TAUPIER

A la mémoire de JAN DE KLARE, le taupier, dont enfant j'admirai la fabuleuse existence, poétique vagabond qui entra vivant dans la légende de mon village.

Jean-la-Gnole sort du passé,
Très mal vêtu, plus mal chaussé,
Appuyant son vieux corps cassé
Sur un gourdin tors comme lui.
Il marche ainsi depuis toujours
Par les routes, par les labours,
Buvant l'eau de feu dans les bourgs,
Ami du vent et de la pluie.

La pluie seule a soin de laver
Son visage de bois gravé
Que, par la poussière aggravé,
Mord le dessin profond des rides ;
Et sa barbe de chanvre, dont
L'argent jaunit sur le menton,
Flotte sur un frac sans boutons
Qui ne couvre point de chemise.

Ses maigres jambes aux pieds longs
Suivent sûres, dans les sillons,
De mamelons en mamelons,
Le chemin des taupes obscures :
On dirait d'un épouvantail,
Lévite au vent, feutre en bataille,
Qui, pour mieux connaître en détail
Son royaume, en prend la mesure.

Le voici qui tient embrochées
Ses taupes ; il les porte chez
Le fermier bougon... Bon marché :
Tope-là, quatre sous la pièce !
On paie, et Jean s'en va content,
Dans sa paume noire comptant
Le cuivre sale, et marmottant
D'étranges syllabes de liesse.

Dans le plus pauvre cabaret,
Un coude sur le zinc, d'un trait,
Il avale, doux et secret,
Son verre : feu couleur de glace.
Puis il repart sans saluer,
A la poursuite des nuées,
(Vieux instincts en lui remués,)
Vers son chez-soi, le libre espace.

Tous les hameaux l'ont aperçu ;
Toutes les fermes l'ont reçu.
D'où vient-il ? On n'a jamais su.
Où va-t-il ? Aux cent mille diables.
Où loge-t-il ? Où mange-t-il ?
Ne demandez pas l'inutile :
C'est bon pour les chiens, un chenil,
Bon pour les riches, une table !

Fut-il aimé ? Fut-il haï ?
Sur les routes il a vieilli.
Lui qui connaît tout le pays,
Il ne connut jamais sa mère.
Il va silencieusement,
Sans souvenir et sans tourment ;
— Mais les beaux horizons flamands
Dorment dans ses yeux gris de mer !

Ceux qui n'ont d'entrailles pour rien
Parfois lâchent sur lui leur chien ;
Sans doute il pense qu'ils font bien :
Pas un geste, pas un blasphème.
Et plus souvent des polissons
L'escortent de cris, de chansons ;
Sans doute il pense : « ils ont raison »,
Car alors il chante lui-même.

Jean-la-Gnole, qui a jeté
Sur ta vieille âme de bonté
La douloureuse majesté
Des haillons couleur de la terre ?
Si l'on pouvait lire en tes yeux,
Si l'on voulait regarder mieux,
On verrait la face de Dieu
Illuminer tout ce mystère.

Jean-la-Gnole, le vieux taupier,
Blanc de cheveux et noir de pieds,
Quand la mort a pris, par pitié,
Son corps sec tombé dans la grange,
La Misère, cette souillon
Qui l'accompagna tout le long
De sa route, — à coups de talon
L'a poussé dans les bras des Anges !

LE CHEMINEAU

Chemineau plein d'espace et d'histoire, que n'ai-je
Le don de lire en toi, qui, savant et secret,
Possèdes ton pays comme un trappeur ses neiges !

La plaine, avec ses champs, ses routes, sa forêt,
Te prend dans son brasier de vie énorme et douce :
C'est pour l'arbre et pour toi que le soleil paraît.

Et tu vas, où l'instinct des ancêtres te pousse.
L'homme te cède un bout de pain, et c'est assez :
Ta soif a le ruisseau ; ta fatigue, la mousse.

Tu vas, les yeux au loin sur un rêve fixés
Où le mystérieux visage se reflète
De temps que tu vécus, d'horizons que tu sais.

Ton cœur libre et jaloux jouit d'intimes fêtes
Dont l'habitant des bourgs rirait, mais que comprend
Ton frère prisonnier et honni, le poète.

Et tu me fais envie, ô pauvre obscur et grand !

MUSICIENS AMBULANTS

Vous qui promenez dans les bourgs
— Pour ceux qui pleurent, pour ceux qui rient,
Pour ceux qui rêvent à leur amour, —
Les doux flonflons
D'un violon
Ou d'un orgue de Barbarie,

Vous qui débitez du soleil
Pour ceux qui veulent chauffer leur vie
Ou colorer les jours trop pareils,
Qui colportez
Un peu d'été,
D'irréel et de fantaisie,

Humbles frères des troubadours,
Bardes pouilleux, loqueteux rhapsodes,
Qui dévidez cent fois chaque jour
Le peloton
De rêve, dont
Nous, plus savants, tissons nos odes,

Bons confrères, honneur à vous !
Votre chanson banale ou vieillotte
Elle a de quoi nous emporter tous
Au pays bleu
Dont souffle un peu
De brise fraîche dans vos notes.

Bons confrères, tendez la main :
Vous avez droit au meilleur salaire.
Semant du rêve sur leur chemin,
Vous révélez
Aux désolés
Que le rêve, aussi, est lumière !

IRONIE

Poète !... Et cette morne impasse
Que tu vis un jour de bruine,
Ces bicoques couleur de ruines
Avec leur haleine fadasse ?

Ah ! et ce grelottant air d'orgue
de Barbarie : « ayons pitié ! »
Une complainte de Laforgue
En toi sautille à cloche-pied.

Prends garde, si près des misères !
Ça te serait-il donc égal
Que ta pensée en eût la gale ?

On dirait que ton cœur se serre.
Vrai, te voilà pensif et pâle ?
Cours arroser tes fleurs de serre.

BAL DE CHARITÉ

C'est Kermesse à Bourg-la-Misère.
La joie, avant le chant des coqs,
A rallumé l'œil des bicoques
Sous leur chaume couleur de terre.

Sortent de tous les horizons
— Des blés clairs et des sapins sombres
Les malheureux en si grand nombre
Que l'œil s'en lasse, et la raison.

Fêlée et poussive, une cloche
Qui hoquette comme un tocsin,
Convoque, — au nom de tous les saints, —
Innocents, bossus et bancroches,

Aveugles, sourds-muets, manchots,
Béquillards aux pattes ballantes,
Puis, affairés, la traîne lente
Des culs-de-jatte et des pieds bots.

Mille nains à face camuse,
Vêtus du pourpoint des bouffons,
Les escortant, disent ou font
Des pitreries qui les amusent.

Sur la place, un violoneux
Fait danser aux couples grotesques
La danse horrible et pittoresque
Que l'enfer composa pour eux,

Gigue de rage et de folie
Où toutes les raisons chavirent...
Un rictus énorme déchire
Les faces de sueur salies.

Autour du fantomal concert
Geint le capharnaüm des plaies,
Moignons purulents, goîtres, taies,
Lupus, gangrènes et cancers...

Or ça, Mesdames et Messieurs,
Venez donc faire un tour de foire,
Vous dont l'aumône ostentatoire
Prétend vous acheter les Cieux !

Osez donc regarder, que diantre,
La misère en face ! Elle est là !...
(Vous pâlissez ?)... Embrassez-la.
Vous n'avez pas de cœur au ventre !

C'est bien. Envoyez vos laquais
Jeter du pain aux pauvres diables.
Vous, retournez à vos banquets :
Les misérables sont trop laids.

Dieu prendra soin des misérables !

SOUVENIRS DE SOLDAT INCONNU

A mes copains de Ramscapelle.

Pas vrai, les gars, qu'on était bien,
Lorsqu'on allait, chaussé de glaise,
Ou qu'on s'allongeait mal à l'aise
En des abris bons pour les chiens ?

La plaine en haillons grelottait,
Plus pauvre encor que nous, la pauvre !
Sous les humides fouets d'octobre
Dans l'ombre elle se lamentait.

Nous vivions dans un sombre coin :
Demain, jaloux, baissait son voile ;
Le passé, pâlissante étoile,
Semblait petit d'être si loin.

Mais à nos cœurs jeunes et forts
L'étroit présent s'offrait sans bornes,
Malgré le bagne des champs mornes
Et l'œil vigilant de la Mort.

On savait l'avare moment
Si plein d'une vie inconnue
Qu'arrachée à tout, seule et nue,
L'âme y buvait gloutonnement.

On avait de l'essentiel
Le goût avec l'intelligence.
Le philtre amer de la souffrance
Ouvrait nos regards sur le ciel.

Quelquefois même, je le sais,
Les soirs de relève maussades,
Marchait parmi les camarades
L'Homme aux mains et aux pieds percés,

Et dans la baraque où l'obus
Cherchait à rattraper sa proie,
Dieu, pour nous révéler la joie,
Nous rompait le pain d'Emmaüs.

CONTE SENTIMENTAL

Est-ce un conte ?... Il advint un jour
Qu'un homme, atteint de grand amour,

Comme un voleur et comme un fou
S'alla cacher on ne sait où.

Il crut sa blessure un trésor.
Pour le céler que faire encor ?

Il devint l'avare tremblant.
Or mystérieux ! Or brûlant

Le son en vibrait dans sa voix :
Au dur silence il se voua.

Dans ses yeux en brillait l'éclat :
D'un fer rouge il les aveugla.

Son cœur même pouvant trahir,
Il l'arracha pour l'enfouir.

Alors, dans le froid ténébreux,
A tâtons, sans âme et sans yeux,

Par le monde vide il alla...
Ce conte... n'est-ce que cela ?

CONTE BADIN

Et quand le naufrage fut las
De le jeter de haut en bas,
De gauche à droite, au gré du flot,

Il le coucha comme un enfant,
Seul, dépouillé de tout, — vivant ! —
Sur le rocher nu d'un îlot,

Sur un îlot abandonné...
(Pourquoi cet homme était-il né ?)
...La mer regardait sans pensée

Un ciel où rien ne se passait,
Et l'îlot nu leur adressait
Mille questions insensées.

Cet homme expiant une offense,
La Mort avait reçu défense
De le toucher avant trois jours.

Sous le soleil ou sous la lune,
Les minutes suivaient leur cours,
De soixante siècles chacune.

Et l'homme vécut dans cette île
Avec sa pensée inutile,
Avec son cœur qu'il écouta

Battre comme une horloge folle.
— Ceci n'est qu'un conte frivole
Qu'un jour un damné me conta.

LE FOU

Sa chambre était imprégnée
Du parfum d'anciens trésors.
Sous les toiles d'araignée
Reluisaient l'ivoire et l'or.

Et sa tête était pareille :
Des lueurs parmi du noir.
Autant palais de merveilles
Que grenier de désespoir.

Les uns le croyaient génie
Et d'autres le disaient fou.
Ame étrange : une guenille
Gemmée et pleine de trous.

Absurdités inédites
Près d'antiques vérités.
Beautés neuves, et redites ;
Plus d'ombres que de clartés.

Le drame de cette vie !
Efforts toujours succombants ;
La lumière poursuivie
Tout à coup se dérobant.

Vie ?... ou cauchemar horrible ?
Mais sa mort, quel beau réveil :
L'essor d'une âme enfin libre
Dans un gouffre de soleil !

CHANSON DE FOU

Le vent gémit dans le grenier.
(Tous les bonheurs m'ont renié).

Il crie et heurte aux volets clos.
(Tous les serments d'amour sont faux.)

Souple, il se glisse sous la porte.
(Mes illusions sont bien mortes !)

Dans la chambre il souffle le froid.
(Sur leurs tombes plantons des croix.)

Il éteint la lampe et s'en va.
(Il ne me reste que cela :)

Le vent a tué la maison.
(... Des croix noires dans le gazon.)

L'INSENSIBLE

Sent-il la fraîcheur de l'azur,
Le feu des roses ?
On le dit froid : sa bouche est close,
Ses yeux sont durs.

Il a peut-être, — qu'en sais-tu ? —
Dans sa pensée
Tant d'amertumes entassées
Qu'il n'en peut plus.

Peut-être a-t-il lutté si fort
Qu'il en suffoque,
Et tant meurtri son cœur en loques
Qu'il le croit mort.

... Si cette âme au secret trop beau
Etait de celles
Qu'une fierté jalouse scelle
Comme un tombeau ?

MAIN DE VIEILLE

Cette main de vieille,
Noueuse et tordue,
Cette main qui tremble
D'avoir trop peiné,

Cette main qui fut
Solide et vaillante,
Qui pend, inutile,
Ayant tout donné,

Cette main de vieille
Qui sut, main de mère,
Lisser les cheveux
Des petits enfants,

Cette main d'aïeule
Qui traça du pouce
La petite croix
Sur les fronts penchants,

Elle est toute sèche,
Guenille fripée,
Fruit qu'on jettera,
Une ombre de main,

Une ombre sans force,
Un peu de passé
Froid comme la cendre
Qu'il sera demain.

Cette main de vieille,
Rien n'est beau comme elle !
O toi, fier d'être homme,
Tu ne peux assez

De ta bouche ardente
Où ton cœur éclôt,
Où ton âme entière
Frémit, l'embrasser !

Qui dit qu'elle est vide ?
Je vois, dans sa paume,
Une des cinq plaies
Qu'a le corps de Dieu,

J'y vois l'or, la myrrhe
Et les grains d'encens,
Et le denier de
La veuve au milieu.

J'y vois tant d'amour
Et de dévouement :
Plus que les plus forts
N'en peuvent porter.

Elle garde au doigt,
Cette main usée,
Le diamant noir
De l'humilité.

Sainte main, ô sainte,
Pleine de caresses,
D'obscures aumônes
Qui font du soleil,

La voici : l'autel,
Le bois et la braise,
Avec l'holocauste :
Le cœur de la vieille.

... O mains fatiguées
Des mères — de toutes ! —
O mains qui guidèrent
Les pas d'un enfant,

Qui furent pour l'homme
La pure douceur
Qui calme, relève,
Ordonne ou défend !

Par elles, les pauvres,
Muettes, timides,
Soit vers le Seigneur
Notre espoir tendu,

Par elles, les lasses,
Au cœur qui renonce,
De vivre et de vaincre
Le goût soit rendu !

Ouvertes, leur ombre
Protège nos fronts ;
Jointes, Dieu lui-même
Est leur prisonnier :

Depuis qu'impuissantes
Au travail terrestre,
Leur rôle est plus simple :
Bénir et prier.

TERRE D'AUTOMNE

La terre a donné son trésor,
Rempli les celliers et les granges.
Son enfant, l'homme boit et mange.
Heureuse et lasse, elle s'endort.

Demain, sous l'hiver qui l'achève,
Féconde jusque dans la mort,
Elle préparera les sèves
D'où naîtront des printemps plus forts.

Maintenant, prodigues de roses,
De beaux couchants l'apothéosent.
Pauvre à force de charité,

Elle grelotte dans le châle
De ses feuilles mortes, royale
Parure de sa pauvreté.

TERRE D'HIVER

Quelle gueuse aussi, la terre
Dans ses guenilles d'hiver
Dont les prés, d'un pan de vert,
Rapiècent la misère !

Ses enfants, les chemineaux,
Eux-mêmes la trouvent dure.
Ah oui ! la « belle nature » !
Bien finis, les madrigaux !...

Pauvre, elle met tout son zèle,
Mère encore, à découvrir
Un moyen de moins souffrir
Pour les plus-à-plaindre qu'elle :

L'or qu'un soleil envieux
Lui compte en rayons avares,
Elle en fait du bonheur (rare !)
Pour les pauvres et les vieux.

MAIS SI L'AME VA PIEDS NUS...

Mais si l'âme va pieds nus
Par des chemins inconnus,
En quête (de quoi ?)... en quête,
Lasse à mourir, s'il se pouvait,
Avec, en bouche, le goût mauvais
Du pain que d'autres rejettent ?...

Elle a gâché, concédons,
Les richesses et les dons,
Grappillant des plaisirs rances,

Elle est parvenue — à quel prix ! —
A mériter son propre mépris,
A tuer toute espérance.

Cette pauvresse, qui la voit ?
A part le prêtre aux yeux fermés
Qui réchauffe sa rude foi
A la flamme du Bien-Aimé.

Pour nous, les hommes qu'on respecte,
Ames fines et circonspectes,
« Son cas n'est pas intéressant ».

Mais cette âme, que Jésus-Christ
Paya si cher, (de tout son sang !)
Elle cherche, appelle, souffre.
Elle est la foudre et le cri
Dont s'émeuvent tous les gouffres !

Si cette âme ne nous est rien,
Malheur à nous, Pharisiens !
Le Dieu juste, le Dieu jaloux
Sera pour elle — contre nous !

LE RETOUR DU PRODIGUE

En souvenir de X...,
"l'ami égaré", qui revint
à Dieu et mourut en paix.

1. PRÉLUDE

L'âme, inquiète voyageuse,
A quitté le val édénique
Où, jeune, elle écouta songeuse
L'appel de limpides musiques.

Avides, ses désirs se tendent
Pour des étreintes impossibles
Vers l'apparition fuyante
De fantômes inaccessibles.

Elle a couru sur tant de routes :
Toutes la conduisirent, toutes,
Vers des gouffres et des mensonges.

Et le val lui revient en songe
Où sous les arbres se devine
La blancheur d'un temple en ruines...

2. SEUL

Me voici frileux comme un homme nu,
Seul dans l'univers grouillant d'inconnu,
Tout seul, — avec ma pensée inquiète, —
Avec mon cœur lourd de tout son passé, —
Mais aussi, Seigneur, avec Vous qui êtes
L'unique Ami des délaissés !

Le jour impassible et la nuit hostile
Fixent leur regard, un seul fait de mille,
Sur ma pauvre vie en proie à son sort.
Les hommes ? Hélas ! d'un homme qu'attendre ?
Lâche s'il est faible, et dur s'il est fort,
Peut-il et veut-il me comprendre ?

Béni le malheur et son fouet de fer
Qui me précipite en vos bras ouverts !
Béni le malheur qui chassa la crainte, —
— Qui vous livre à moi, Vous qui, je le sens
A l'ardeur de vos muettes étreintes,
M'attendiez depuis si longtemps !

3. L'AVEU

LE PÉCHEUR

J'ai voulu libérer ma volonté farouche,
Dresser haut mon orgueil, suivre loin mes désirs,
Et mordre à belles dents aux fruits verts des plaisirs,
Mais j'en garde à jamais l'amertume à la bouche.

J'ai connu, tard hélas, ô monde, que tu mens.
Et le rouge remords dont mon cœur brûle et saigne
M'a rappelé la Loi que l'Evangile enseigne,
La douceur de pardon qu'on goûte aux sacrements,

Me voici dans le cloître imprégné de prières,
Moine silencieux et bon, à tes genoux :
Ecoute, les yeux clos, l'aveu de mes misères.

LE PRÊTRE

Je te relèverai sanglotant, mais absous,
Et nous célébrerons cette nuit, à matines,
Ta claire assomption dans la grâce divine !

4. RECOURS A LA VIERGE

Bonne Dame au cœur indulgent
Qui souris en ton sanctuaire
Parmi les ex-voto d'argent,
Prends en pitié mon cœur méchant !

J'ai prêté — las ! — sans trop savoir,
Main forte aux bourreaux qui tuèrent
Ton doux Fils !... Et le désespoir
Est sur moi comme un oiseau noir.

Mais j'ai vu qui, d'un pas pressé,
S'en venaient vers Toi, par les routes
De la douleur, le dos cassé
Du lourd ballot de leur passé,

Et grelottants sous leurs haillons,
Pécheurs que leur péché dégoûte,
Le clerc Théophilus, Villon,
Tous les mendiants de pardon.

Ils m'ont accueilli défaillant
Dans leur cortège de misère,
Et j'ai pris, en les coudoyant,
Un cœur plus humble et confiant.

Eux qui n'ont plus d'espoir en rien,
Ils t'appellent encor leur Mère :
Pour être absous, ils savent bien
Que nul placet ne vaut le tien !

Les voici pauvres à tes pieds,
Tendant leur pitoyable offrande
Vers ta puissance et ta pitié
Qui s'appuient au Crucifié :

Tout leur avoir : crimes, remords,
Mais aussi leur foi toute grande,
Leur foi plus forte que la mort,
Et l'espoir humble qui en sort.

Avec eux, ô Vierge, je crois
— Quelque sombre que soit ma honte,
Si profond que mon crime soit, —
Que nos douleurs montent, de droit,

Jusqu'à ton trône éblouissant,
Notre-Dame de tout le monde,
Qui disposes de tout le sang
De ton Jésus obéissant

Pour garder les cœurs innocents
Et pour laver les cœurs immondes !

5. ACTE D'HUMILITÉ

Mon Dieu, Tu m'as créé, je le sens, pour ta gloire :
Conforme mes désirs à ton divin vouloir.

Toute la terre est là qui voudrait me séduire :
C'est vers toi que je veux m'élancer pour la fuir.

Le vain appui que les plaisirs pour l'âme lasse !
On le sait, — et pourtant on y retourne, hélas !..

Il faudrait, pour trouver le calme, que je veuille
Briser, comme une épée inutile, l'orgueil,

Baiser le froc rugueux de la souffrance humaine
Et tomber à genoux en murmurant : amen.

Pour nous, pauvres pécheurs, il n'est qu'une prière :
« Garde-nous aujourd'hui de nos péchés d'hier ».

Celui-là plus jamais dans le mal ne s'égare
Qui, du péril instruit, détourne son regard

Des fruits qu'il trouva doux à l'heure de la chute,
— Pour l'attacher sur Toi, son principe et son But !

6. PREMIERS PAS

Dieu m'a délivré de mes fanges !
L'accueil joyeux que font les Anges
Au prodigue enfin revenu,
J'en sens l'étreinte chaude et ferme
Comme un manteau qui se referme
Sur mon cœur honteux d'être nu.

Parfois l'appel perfide chante
De l'ondine, plus alléchante
Depuis que je ne l'aime plus.
Je veux me boucher les oreilles,
M'absorber aux rouges merveilles
Du cœur immolé de Jésus.

L'essai, vaillant, est encor gauche,
La main tremble encor sur l'ébauche,
— Désirs et craintes d'apprenti !
Mais courage !... je veux me mettre,
Pour qu'Il me guide, près du Maître
Qui, seul grand, veut qu'on soit petit.

D'effort en effort, d'heure en heure,
Je m'accoutume à la demeure
Du Père que j'avais quitté.
Je vais désapprendre la terre
Et ferai du temps un austère
Préambule d'éternité.

7. LA BONNE MORT

Le doigt de la Mort va toucher
Cette chair blême où le péché
A fait brûler ses mornes fièvres.

La glace du regard s'éteint,
Mais en un murmure indistinct
La prière agite mes lèvres.

Mon cœur se calme : il lui suffit
De battre contre un crucifix
Que gardent serré mes joins jointes.

Car dans l'âme, suavement,
La puissance du sacrement
Germe et fleurit sous la chair ointe

A présent, ô Mort, ô ma Sœur,
Ta venue aura la douceur
D'un effeuillement de pétales,

Et c'est un sourire apaisé
Que ton froid et chaste baiser
Cueillera sur mes lèvres pâles !

DOUZE PETITS POÈMES

EN

L'HONNEUR DES SAINTS POPULAIRES

1. NOTRE-DAME

Et Toi d'abord, je te salue,
O Notre-Dame de bonté,
Toi que le Seigneur a voulue
Mère de tous les rachetés !

Nu, je n'ai rien à Te donner
Que ma misère toute grande ;
Pécheur, je n'apporte en offrande
Que mes péchés à pardonner.

Mais voilà, qui sont mon appui,
Seize siècles d'amour fidèle
Et les milliers d'humbles chapelles
Que te voua mon doux pays.

Ma race, — tant d'ardente foi
Parmi ses maux et ses faiblesses, —
Gens de franchise et de simplesse,
Ma race s'agenouille en moi.

Entends sourdre des nuits de mai
Un rosaire innombrable. Ecoute :
Tout mon peuple s'est mis en route
Vers tes sanctuaires aimés.

Mon cœur se joint aux pèlerins.
Fort de coudoyer l'espérance,
Je vois déjà sur ma souffrance
Luire l'Etoile du Matin !

Et Toi d'abord, je te rends grâces,
Notre Salut, Porte des Cieux,
Invitant le pauvre qui passe
A s'asseoir au banquet de Dieu !

2. SAINTE ANNE

Au cœur de la Flandre, au cœur de l'été,
Vers la Pentecôte ou la Trinité,
Les mères s'en vont, d'avance comprises,
Prier longuement, dans la vieille église
Luisante de grâce et de propreté,
L'aïeule du Christ, sur un trône assise
Parmi des tresses d'ex-voto
Et des rangs inégaux de cierges,
Enveloppant de son manteau
Jésus et la Vierge.

Capes de coton, manteaux de velours,
Les riches parfois, les pauvres toujours,
Détaillant, au long d'avides rosaires,

Leurs peines d'amour, leurs rêves de mères,
Des femmes sont là, offrant un cœur lourd
Jeunes, de désir, vieilles, de misères :
Toujours émue également
Des récits pareils qu'elle écoute,
Sainte Anne, mère des mamans,
Les console toutes.

Elle ira ce soir, dans le Paradis,
Porter à sa Fille, à son Petit-Fils,
Ces rouges bouquets aux riches fragrances :
Les cœurs maternels gonflés d'espérance,
Les cœurs maternels d'angoisse remplis,
Avec son vieux cœur plein de souvenance,
Avec ses yeux bons, et ses mains
De vieille, tremblant de tendresse,
Dont Marie et son Fils divin
Savent les caresses.

Au cœur du pays, au cœur de l'été,
Un ciel blanc et bleu rit à la gaîté
Du bourg en liesse et grouillant de monde :
Sainte Anne bénit la Flandre féconde
Qui, drapeaux au vent, s'en vient la fêter,
Fanfares en tête et joie à la ronde !
Si la foule, — mères, enfants, —
Rose de santé, se pavane
Dans un bonheur si triomphant,
C'est grâce à Sainte Anne !

3. SAINT MARTIN

Patron de quatre mille églises,
Dans son armure de clarté,
Saint Martin, soldat, symbolise
Deux vertus que le peuple prise :
La bravoure et la charité.

Vaillant comme un preux de la Geste,
Bon comme un ministre de paix,
Maint vitrail rouge et or atteste
Résumés en un même geste
Ses prouesses et ses bienfaits.

Lui que nul danger n'intimide,
Fût-ce la gueule de Satan,
A dégainer s'il se décide
C'est pour partager sa chlamyde
Avec un pauvre grelottant.

Moine pieux, évêque sage,
Thaumaturge qui féconda
Terres et cœurs sur son passage,
Ce qu'aiment en lui tous les âges,
C'est son aumône de soldat !

... Que de fois j'eus l'âme touchée
Par ce geste de la pitié
Que, misère et gloire cachées,
Vous, mes frères de la tranchée,
Sans le savoir vous répétiez :

On ôtait, sans s'en faire gloire,
La moitié du faix au copain ;
On lui donnait, s'il voulait boire,
La moitié de la gourde, — voire,
S'il voulait manger, tout le pain.

Pour ceux-là, grand Saint, je te prie :
Morts, l'oubli tue encor leur nom,
Ou s'ils vivent, âmes bannies,
Déjà l'orgueilleux les renie,
Et les lâches les railleront.

Si la terre leur est cruelle,
Il leur reste *ta* gloire : celle
D'avoir aidé plus pauvre qu'eux
Couvre leur âme fraternelle
De ton manteau miraculeux !

4. SAINT ANTOINE DE PADOUE

Saint Antoine, ami des petites gens,
Qui fais retrouver la pièce d'argent
Pour qu'on donne un pain à tes indigents ;

Saint Antoine, ami des cœurs peu complexes
Qui vont droit à toi dans les cas perplexes,
Quand la chair, le monde ou Satan les vexe ;

Bon Saint, qui reçus l'honneur peu banal
De vivre en l'esprit du peuple à l'égal
Des héros fameux de l'art d'Epinal,

Je veux, de ces vers te faisant hommage,
Malgré le mépris des modernes mages,
Te voir comme sur les pauvres images :

Petit moine brun, d'une corde ceint,
Qui portes Jésus sur le Livre Saint,
Sois mon conseiller et mon médecin !

Que ton zèle fût puissant, que tu aies
D'une main hardie arraché l'ivraie
Poussant drû parmi la doctrine vraie,

Que ton cerveau clair, que ton verbe d'or
Aient illuminé ton siècle si fort
Qu'après sept cents ans on les vante encor,

Que tu fusses grand et savant, qu'importe ?
J'aime ton habit couleur feuille-morte
Et le doux trésor que ton bras supporte.

Ta statue en plâtre, aux traits affadis,
Qui suffit au pauvre et qu'il aime, dit
Ton humilité de cœur et d'esprit.

Enseigne-la moi, bon Saint, et délivre
De l'orgueil du monde et du poids des livres
Ce poète las qui voudrait te suivre !...

5. SAINT CHRISTOPHE

D'un trait, la grand'route paraphe
Un paysage futuriste
Où les poteaux du télégraphe
Couchent leur ombre maigre et triste.

Vers l'horizon fauve où s'exaltent
Les tours d'orgueil de la grand'Ville,
La plaine, aux balafres d'asphalte,
Décoche les automobiles.

La Mort fait du cent vingt à l'heure,
Ouragan fou qui glisse et vire :
Masses, lignes, reflets, couleurs,
Tout se fond, titube et chavire.

Christophe, géant débonnaire,
Passeur que nul remous n'arrête,
Veille sur les millionnaires
Empaquetés de peaux de bêtes :

Munis de leur seule mascotte,
— Un peu de son, un peu d'étoffe, —
Avec le diable côte à côte,
Ils vont se perdre, saint Christophe !

Veille sur ceux qui reconnaissent
Ta puissance. Que point ne faille
Aux tournants scabreux leur adresse :
Ne fais pas mentir ta médaille !

Mais je t'invoque davantage
Pour nous, paysans ou poètes,
— Epaves rares d'un autre âge, —
Que ce diable-au-corps inquiète.

Piétons distraits par le miracle
Des arbres, du froment qui lève,
Les klaxons hurlant la débâcle
Bousculent, brutaux, notre rêve.

Afin de passer sans encombre
Du monde au ciel de paix, — à l'aise,
O saint Christophe, qu'il te plaise
De nous protéger de ton ombre !

6. SAINT ROCH

Nos vieilles petites villes,
Aux plaisants pignons de style
Renaissance,
Ont chacune leur chapelle,
O bon saint Roch, qui rappelle
Ta puissance.

Tu viens droit du Moyen-Age,
Décoré de coquillages
De Saint-Jacques,
Vers la flore de misère :
Bubons, pustules, ulcère
Syriaque.

Appuyé sur ton bourdon,
Tu montres ta jambe dont
La chair saigne ;
Et ton chien semble écouter
Ce qu'avec aménité
Tu enseignes.

Avant de guérir nos plaies,
Quelque pouvoir que tu aies
De guérir,
Tu prescris la patience,
O docteur dans la science
De soufffir !

Obtiens-moi, saint Roch, la grâce
De souffrir sans que je fasse
La grimace,
De n'aimer point à moitié
Et d'étendre au monde entier
Ma pitié !

7. SAINT HUBERT

Je vois un paysage vert
De vals mouillés, de bois épais,
Et parmi l'odorante paix
D'herbe lisse et de souples feuilles
Un chasseur de sang noble, Hubert,
Qui s'agenouille et se recueille.

Au loin s'alanguit dans les bois
La fanfare ultime des cors.
Qu'importe au chasseur ? Un dix-cors,
Debout sous l'ogive des branches,
Porte, planté entre ses bois,
Un crucifix de flammes blanches !

...Sous les chênes, par les sentiers,
Je vois un pontife, marchant
Comme un maître arpente son champ,
Et des sources de foi, jaillies
A l'appel du divin sourcier,
Rafraîchir toute l'Austrasie.

Saint Hubert, voici maintenant
Tes dévots, nobles et piqueurs,
Qui t'acclament de tout leur cœur.
Leur meute est de feu. Comme ils rient !
— Qu'ils chassent en se souvenant
Des lois de la chevalerie !

Puis on t'amène de partout
Des hommes d'écume couverts :
La rage allume en eux l'enfer.
Délivre-les et les console :
Ils deviendront calmes et doux
Au seul contact de ton étole.

Baron fougueux, que Dieu voulut
Oiseleur d'âmes, guérisseur,
Ton zèle ardent et ta douceur
Feraient tout à fait mon affaire :
Obtiens-moi la soif du salut
Et guéris-moi de ma colère !

8. SAINT NICOLAS

Barbe d'argent et chape d'or, —
Tel que tu vins, voici trente ans,
Vers mes humbles désirs d'enfant,
Dans mon cœur tu reluis encor !

Tes lèvres et tes yeux sourient,
Et ton épiscopal prestige
Pour plaire aux petits se mitige
D'un parfum de confiserie.

Le peuple ignore que tu fus
Grand de courage et de savoir ;
Mais pour les siècles il t'a vu
Sauvant trois enfants du saloir.

Aussi, ta bonté légendaire,
Un rare honneur l'immortalise :
Le cœur et la prière exquise
De tous les enfants de la terre !

9. SAINTE GODELIEVE (1)

Godelieve, douce femme,
Ton image sur mon âme
Luit comme un vitrail d'azur !

Ah ! se pourrait-il qu'un rêve
Vers ta sainteté se lève
Sans qu'il en devienne pur ?

Le rêve devient prière,
O colombe prisonnière
Dans l'aire d'un noir vautour,

(1) Sainte Godelieve (prononcer : Godelive), très populaire en Flandre, est honorée dans le Boulonnais sous le nom de Sainte Godelaine.

Quand il voit le long martyre
Dont la haine te déchire
En échange d'humble amour.

Le sort te fut plus sévère
Qu'à cette sœur légendaire,
Geneviève de Brabant :

De son exil au bois sombre
Un rayon perçait les ombres :
Le baiser de son enfant !

Lorsqu'enfin, tremblante proie
Des vils bandits que soudoie
La rage d'un vil époux,

Tu pus mourir étranglée,
A ta jeunesse immolée
Le trépas dut sembler doux !

Mais au sire de Ghistelles
Tu gardas ton cœur fidèle
Qu'il n'avait point mérité :

« Ah, qu'on double mes supplices,
Si de Bertolphe ils guérissent
La coupable cécité ! »

C'est pourquoi sans doute, ô Dame,
La nuit des aveugles clame
Vers ton radieux pouvoir,

Et mille prunelles vides
Dardent leur attente avide :
Voir le divin jour, oh ! voir !...

Guéris-les, ô Godelieve,
Ceux qu'un mal étrange prive
De l'azur, don merveilleux ;

Mais, surtout, rends la lumière
A l'âme obscure qui erre
Aveugle en quête de Dieu !

10. LES SAINTS PROTECTEURS DES CHAMPS

Dans la calme bonté des chênes
Qui font de l'ombre aux carrefours
S'abritent, pour bénir la plaine,
Des saints naïfs, aux gestes gourds,
De bois dur ou de porcelaine...
Les oiseaux chantent alentour.

Qu'elle ondule, verte ou dorée,
Sous le vent soyeux de soleil,
Ou dorme, sa moisson livrée,
Sous la neige, un fécond sommeil,
La plaine demeure assurée
D'un amour toujours en éveil.

Les saints écoutent, débonnaires,
L'appel des villages chrétiens
Dont la rude foi les vénère,
Pour préserver leurs pauvres biens
Des eaux, des vents et du tonnerre
Et des démons aériens.

Et quand, par les beaux soirs rustiques
Qui sentent le foin ou le blé,
Ils voient, sous quelque chêne antique,
Devant leur image assemblés
Des humbles offrant en cantique
Leurs jours de labeur accablés,

Les bons saints, fils de cette Terre
Dont ils gardent le souvenir,
L'écoutent, comme ils l'écoutèrent
Ici-bas, chanter et gémir :
Et leur geste, du ciel austère
S'abaisse encor pour la bénir.

11. LES SAINTS PATRONS DE NOS MÉTIERS

De tous les élus qui est-ce
Dont la fête tous les ans
Déchaîne le plus de liesse ?
Les Patrons des artisans !

Les saints présidant aux probes métiers
Et dont le pouvoir charitable
Est conté au long sur les vieux retables
Dans l'église de mon quartier.

Familiers et pittoresques,
On les sculpte armés d'outils,
— Vos amis, vos parents presque,
Humbles au travail soumis ! —

Fermons l'atelier ! Silence, marteaux !
Aujourd'hui c'est grande frairie :
Cloches et fanfare, et table fleurie
De boudins, de flans, de gâteaux !

Admettez à votre fête,
Saints d'un peuple au bras vaillant,
Aussi moi, pauvre poète,
Fier d'être fils d'artisan.

Et bénissez-moi, dont l'ingrat métier
Est de faire un chant de ma peine,
Comme on taillerait dans le sombre ébène
D'agréables presse-papier ,

Cet art, dont on est soi-même
La matière et l'ouvrier !...
(Mais l'orgueil d'un beau poème
Est le plus vert des lauriers.)

Donnez-moi l'amour du « travail bien fait »,
L'altier dédain de la réclame,
Et l'unique honneur d'enclore mon âme
Au pur métal d'un vers parfait.

12. LES SAINTS APOTRES DE MON PAYS

O bons Saints de chez nous, avocats, guérisseurs,
Qui malgré le Progrès nous demeurez fidèles,
Et recevez le peuple en vos vieilles chapelles
Avec toujours la même impassible douceur,

Ecoutant sa requête éternelle, où reviennent
Les noms des maux, pareils depuis des milliers d'ans,
Dont la menace rôde autour du paysan
Et qu'il éloigne à coups de prières chrétiennes ;

Saints nés sur notre sol, ou venus Dieu sait d'où,
Portant, discrète comme une lampe d'argile,
La calme et blanche vérité de l'Evangile
Qui tuait le démon nocturne autour de nous ;

Saints robustes et pacifiques, tels ces chênes
Au pied desquels vos voix assemblaient, subjugués,
Les rudes fronts, déjà par la grâce marqués
Pour le fleuve lustral de la Pâque prochaine,

Vos cœurs versaient une ombre douce aux malheureux;
Vous trouviez le mot simple et bon qui les console,
Et rien qu'en leur posant vos mains sur les épaules
Vous invitiez la paix à descendre sur eux.

Les douleurs de leur chair, les hontes de leur âme,
Ils venaient confiants vous les dire à genoux ;
Et vous les guérissiez ; et il vous était doux
De bénir les enfants aux bras tendus des femmes.

Et lorsqu'un soir, parmi la foule qui tremblait,
Vous mourûtes, les mains jointes sur la poitrine,
Une plainte courut de chaumine en chaumine
Et le roi se vêtit de deuil en son palais...

Mais l'amour, s'obstinant au fond des cœurs robustes,
Transmit de père en fils votre ardent souvenir,
Et, pour le mieux porter aux lointains avenirs,
Sculpta dans le bois dur votre image aux traits frustes

Vous êtes demeurés si proches, si puissants,
Que de chaque province un saint, ermite ou prêtre,
Est le plus ancien et le plus noble ancêtre,
Qu'on prie en chaque bourg, qu'on fête tous les ans.

Pères, ayez pitié de vos enfants fidèles !
Voyez ! l'antique foi règne encor pure en eux ;
Gardez-la leur, pareille à ces arbres noueux
Dont l'ombre toujours jeune abrite vos chapelles !

TABLE DES MATIERES

I. Sagesse du Poète.

C'est un dimanche heureux..... 7
J'ai longtemps désiré..... 8
Des pommes, au verger,... 9
Les Chansons d'il y a vingt ans..... 10
Vieux Thème..... 12
Maintenant il me faut... 14
Le soir d'hiver... 15
Mon âme d'aujourd'hui... 16
L'Anniversaire 17
Printemps grave..... 19
Impression de soir 21
Fantaisie 23
Il fut le pèlerin... 25
L'homme qui pénétra... 26
Penche-toi doucement... 27
Mon beau pays de plaine 28
Dimanches de septembre 29
Chanson pour l'ombre..... 30
Dimanches imaginaires 33
Sur la plaine où les nuits 35
J'aime, en la paix du soir..... 36

II. Images scandinaves

1. Côtes 39
2. Ile 41
3. Fjord 43
4. Sund..... 45

III. Purification

1. Renoncement 49

2. Le Centuple 51
3. Dès à présent 53

IV. Le Refuge

Le Refuge 57

V. Compassions

Chanson de misère..... 63
Le Vieux Taupier 65
Le Chemineau..... 69
Musiciens ambulants 71
Ironie..... 73
Bal de Charité 75
Souvenirs de soldat inconnu 78
Conte sentimental 80
Conte badin 82
Le Fou..... 84
Chanson de fou 86
L'Insensible 88
Main de vieille. 90
Charité de la Terre : 1. Terre d'automne 94
» » 2. Terre d'hiver. 96
Mais si l'âme va pieds nus... 98

VI. Le Retour du Fils prodigue

1. Prélude 103
2.Seul ! 105
3. L'Aveu. 107
4. Recours à la Vierge 109
5. Acte d'humilité 112
6. Premiers pas..... 114
7. La bonne Mort..... 116

VII. Douze petits Poèmes en l'honneur des Saints populaires

1. Notre-Dame 121
2. Sainte Anne 123

3. Saint Martin 125
4. Saint Antoine 128
5. Saint Christophe 130
6. Saint Roch..... 133
7. Saint Hubert 135
8.Saint Nicolas 137
9. Sainte Godelieve 139
10. Les Saints protecteurs des champs.. 142
11. Les Saints Patrons de nos métiers 144
12. Les Saints Apôtres de mon pays..... 146

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LA
REVUE DES POÈTES
PAR L'IMPRIMERIE
NEMOURIENNE
LE VINGT DÉCEMBRE
MCMXXX

Editions de la "*Revue des Poètes*"

35, Quai des Grands-Augustins, Paris VI[e]

Henri ALLORGE :

L'Espoir obstiné, ouvrage couronné par l'Académie française . . . . 12 fr.

André DELACOUR :

Le Voyage à l'Étoile, ouvrage couronné par l'Académie française . . 7 fr, 50

Charles DORNIER :

Le Mur de Lumière, ouvrage couronné par l'Académie française . . 9 fr.

Marie-Louise DROMART :

Le Bel Eté, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 7 fr.

Sur mes Pipeaux fleuris, Grand Prix de l'Académie des Jeux Floraux (1926), couronné par l'Académie française . . . . . 12 fr

Émile LUTZ :

Les Grains du Collier . . . . . 12 fr.

Camille MELLOY :

Le Parfum des Buis *(Prix de Littérature Spiritualiste)* . . . . . 12 fr.

Louis MERCIER :

Virginis Corona, 4[e] édition . . . . 10 fr.

Henry MUCHART :

Le Miel sauvage, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . 10 fr.

Frédéric SAISSET :

Le Miroir des Songes, ouvrage couronné par l'Académie des Jeux Floraux *(Grand Prix Fabien Artigue)*. 7 fr. 50

Hélène SÉGUIN :

Le Miroir de Clélie, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 7 fr. 50